

REVUE MENSUELLE  
DE CINÉMA  
NOVEMBRE 2012

# POSITIF

EDITÉ PAR INSTITUT LUMIÈRE / ACTUS SUD

POSITIF 621

## DOSSIER PEINTURE ET CINÉMA AMÉRICAINS

◀ **Cristián Mungiu**  
Au-delà des collines

**Olivier Assayas**  
Après Mai

**Venise 69<sup>e</sup> Mostra**

David Rayfiel  
par Bertrand Tavernier

Retour sur  
Les Enfants du paradis

Cinéma roumain

M 02462 - 021 - F: 7,80 €



Belg. Gelbox, DOM 5,850 € - Roumanie 7,30 €

# L'Assassin

NOUS SOMMES TOUS DES MASTROIANNI

LORENZO CODELLI

« Des personnages mélancoliques et un tantinet rebutants tel cet Alfredo Martelli n'étaient pas si fréquents il y a quelques années dans notre cinéma, ou mieux on n'en voyait pas du tout. Ce sont des signes d'une importante évolution maturation psychologique », notait le critique Lamberto Secchi (*La Settimana Incom*, 9 avril 1961). Un demi-siècle après, on reste fasciné comme lui par la façon dont ce personnage ambigu et négatif a été cousu main, au fil rouge, pour Marcello Mastroianni. De plus, une première mouture du scénario (455 p.) donnait au protagoniste le nom de Marcello. Sans l'intervention personnelle de l'acteur auprès du producteur Franco Cristaldi, le jeune Elio Petri n'aurait pas pu passer à la mise en scène. Mastroianni se souvient : « J'avais fait *Jours d'amour* (1955) de Giuseppe De Santis et il y avait Elio Petri, son assistant et scénariste.

Nous avons immédiatement sympathisé. Un jour Elio m'apporta ce script que j'ai trouvé intelligent et différent, et je lui ai dit qu'on le tournerait sans doute. *L'Assassin* était un film délicieux. J'en ai trouvé une affiche chez Martin Scorsese, et ça m'a rempli d'émotion et d'orgueil. » Mastroianni s'était surpassé un an avant grâce à *La dolce vita* et avait aussitôt enchaîné avec *Le Bel Antonio* (Mauro Bolognini), *Adua et ses compagnes* (Antonio Pietrangeli) et *La Nuit* (Michelangelo Antonioni). Derrière ces personnages flottants de bel indolent couvaient, ne l'oublions pas, des talents littéraires point indolents du tout : de Tullio Pinelli (*La dolce vita*, *Adua*) à Pier Paolo Pasolini (*La dolce vita*, *Le Bel Antonio*), Ennio Flaiano (*La dolce vita*, *La Nuit*), en passant par Tonino Guerra (*La Nuit*). La plume fertile du poète et celle, déjà affirmée, de Petri conçoivent le noyau de *L'Assassin*,



Marcello Mastroianni, Micheline Presle



consciente mise à jour des thèmes du *Procès* de Kafka. Pour leur pivot – un vrai ou faux innocent persécuté –, mais surtout pour la vision d'un monde absurde. Faisant appel au couple Pasquale Festa Campanile et Massimo Franciosa, maîtres de la comédie de mœurs grinçante, Petri épice le personnage central.

Alfredo Martelli, antiquaire en faillite, voilà l'*homo Mastroiannus* cuvée pétrienne, qui dilate ses plaies felliniennes à travers différentes étapes de sa vie et de sa génération : dix flash-back, montés dans un désordre apparent, suivant le « sens de culpabilité » du héros. On le voit exploiter un misérable prolo voleur d'objets d'art qui lui demande : « T'es toujours membre du Parti ? – Ah, je ne fais plus de politique, ça m'a déçu. – Mais tu votes pour nous ? – Certes » (sourire douteux de Mastroianni). Cet aveu lucide de fin d'engagement, par ennui ou rapacité, découle du suicide du grand intellectuel Alain Cuny qui avait secoué le cynique journaliste Mastroianni dans *La dolce vita*. Enfant, Martelli/Marcello avait joué un mauvais tour à son grand-père anarchiste en lui faisant croire que les Chemises noires voulaient l'arrêter ; il était déjà prêt à trahir ses idéaux, à les ridiculiser. Il refuse le droit à sa mère, provinciale et rétrograde, de découvrir son appartement, son train de vie trop au-dessus de ses moyens ; le contraire de ce que Mastroianni avait fait à son père dans *La dolce vita*. Marcello/Martelli avait même convaincu sa jolie femme de chambre de recevoir, nue, un ami qui joue au faux docteur (Carlo Egidi, décorateur du film). Ses deux maîtresses, l'une riche et mûre (Micheline Presle, maternelle et cultivée), l'autre jeune et riche (Cristina Gajoni, sexy et inculte), il les avait assassinées avec la même nonchalante négligence. Superficiel, irrésolu, l'ancien élève acteur du Centro sperimentale (d'où Petri avait été refusé à ses débuts), face au commissaire qui enquête sur son « crime » (Salvo Randone), ne réussit qu'à s'enfoncer de plus en plus dans son rôle de satrape creux. Par exemple, voyez comment Mastroianni essaie de s'allonger royalement dans un fauteuil de police peu confortable ; ou comment il regarde, dégoûté, les latrines de la taule. Enfermé, il se transforme en risible Hamlet, entouré d'un couple de minables Rosencrantz et Guildenstern (Toni Ucci, le maigrichon ; Paolo Panelli, la perverse souris, ce dernier grand copain de Mastroianni). Pendant un flash-back, la caméra de Carlo Di Palma (soutenue par les trucages invisibles du monteur Ruggero Mastroianni, frère de Marcello) panoramique de gauche à droite en partant de Mastroianni en chemise au lit, bouge vers le commissaire et Mastroianni debout en manteau hors de l'hôtel, puis revient à l'intérieur, en le montrant au lit comme avant. Un trompe-l'œil élégant lie l'avant et l'après du crime, soulignant l'impunité amoralisée de notre « criminel ». Il réfléchit en voix off : « Je ne suis pas un homme parfait... Je suis coupable d'égoïsme, d'indifférence... », tandis qu'il se remémore la nuit sur l'autoroute où il aurait peut-être pu sauver un faux suicidé (Mac Ronay, génial comique muet) du saut mortel

dans le vide. Ou il aurait pu, qui sait, savourer avec sa mère sur la plage le refrain enchanteur *Come sinfonia* chanté par Mina. « Ah, tout ce qu'on aurait pu faire si seulement... » C'est en fait le leitmotiv des *Jours comptés*, deuxième opus dirigé par Petri (voir n° 615) où le « commissaire » Salvo Randone deviendra protagoniste absolu.

Aucune trace, dans les trois versions publiées (ou inédites) du scénario, de l'épilogue du film, le troublant « un an après ». Le coup de téléphone de Mastroianni à son ami vendeur de voitures, ricanant et signant : « C'est moi, l'assassin ! » Un gag improvisé par l'acteur lui-même ? J'ai eu la chance de le voir tourner et improviser des dialogues au doublage, pour Risi et d'autres. Laissez-moi donc exprimer ce petit doute, sans rien vouloir enlever à ses extraordinaires collaborateurs derrière la caméra. Ce triomphe ironique de notre complice Mastroianni, confortable dans son lit une fois de plus, lui ouvre les portes vers ses « divorcés à l'italienne », ses camarades Guido, Casanova, Scipion, Snaporaz...

Une cinquantaine de coupes de la censure, pendant et après le tournage, ont défiguré non pas la solide structure de *L'Assassin*, mais le portrait de la police que Petri voulait peindre<sup>1</sup>. À la sortie du film, dans une lettre ouverte au critique Morando Morandini, le réalisateur écrivait : « Rappelez-vous que tout le cinéma italien – et pas seulement mon modeste film – doit compter avec ces gens [les censeurs], y compris vous, les critiques et les spectateurs : vous êtes aussi victimes d'un procès kafkaïen. » « Censure » et « questure » avaient le même sens pour Petri. Lequel, dix ans après, se vengera avec son *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*. Comme par hasard, Salvo Randone y fera une jolie apparition, reprenant exactement le rôle qu'il avait joué dans *Les Jours comptés*. Revenant des ténèbres, oui, telle l'œuvre de Petri ces jours-ci, heureusement. ■

1. Sources : deux versions du scénario conservées par le Fonds Elio Petri et le Fonds Pasquale Festa Campanile du Museo nazionale del cinema, Turin. Giorgio Trentin, Elio Petri, *L'assassino* (scénario illustré), Zibetti, Milan, 1961. Paola Pegoraro Petri et Alberto Barbera, *Lucidità inquieta. Il cinema di Elio Petri*, Museo nazionale del cinema, Turin, 2007.

#### L'ASSASSIN (ASSASSINO)

Italie-France (1961). 1 h 33. Réal. : Elio Petri.

Scén. : Pasquale Festa Campanile, Massimo Franciosa, Tonino Guerra, Elio Petri, d'après un sujet de Tonino Guerra et Elio Petri.

Dir. photo. : Carlo Di Palma. Déc. : Carlo Egidi. Cost. : Graziella Urbinati. Son : Giovanni Rassi. Mont. : Ruggero Mastroianni.

Mus. : Piero Piccioni. Prod. : Franco Cristaldi. Cie de prod. : Vides, Titanus (Rome), SGC (Paris). Dist. fr. : Carlotta.

Int. : Marcello Mastroianni (Alfredo Martelli), Micheline Presle (Adalgisa De Matteis), Salvo Randone (commissaire Palumbo), Cristina Gajoni (Nicoletta Nagara), Marco Mariani (commissaire Margliotta), Giovanna Gagliardo (Rosetta), Paolo Panelli (Paola), Toni Ucci (Toni), Andrea Checchi (Morello), Mac Ronay (le suicidé).